

LE FIGARO
65, R^e Point des Champs-Élysées 75008
3 OCTOBRE 1959

Inaugurant la « Biennale des arts avec deux paires de lunettes...

ANDRÉ MALRAUX: « La liberté est acquise au peintre »

VERNISSAGE officiel, hier matin, de la grande Biennale de Paris, au Musée d'art moderne. M. André Malraux est resté deux heures dans les salles, accompagné de MM. Seydoux, directeur des Relations culturelles au Quai d'Orsay ; Jacques Jaujard, Raymond Cogniat, Philippe Erlanger et des membres du jury qui décerneront, mardi prochain, les prix Zadkine, Henry Moore, Edouard-Pignon, Adam.

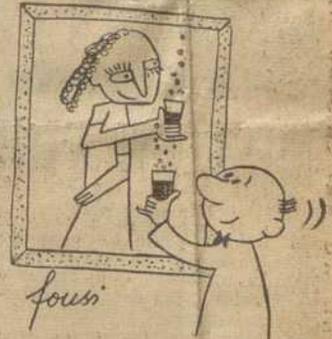
Les ambassadeurs des pays étrangers représentés à la Biennale, sir Galdwyn Jebb en tête, ont accueilli le ministre devant les tableaux de leurs compatriotes.

M. André Malraux, deux paires

de lunettes en main, l'une pour voir de près, l'autre pour voir de loin, s'est arrêté longuement devant presque chaque toile. Le ministre était redevenu l'historien d'art et il commentait tableaux et sculptures avec subtilité.

Il expliquait comment on peut rechercher tout au long de la Biennale ce qui, dans chaque section, est fidèle à la tradition du pays d'origine des artistes.

— C'est frappant en Israël dit-il. Quant aux Américains, ils ont réussi une exposition de choc.



M. André Malraux a rassemblé les membres du jury dans la salle des « Informels », dont un représentant lui a fait une profession de foi :

— Notre exposition est un manifeste !

Le ministre a résumé ses impressions.

— Cette Biennale m'a énormément intéressé. Cette exposition nous prouve que, désormais, une chose est définitivement acquise au peintre, la liberté. Il peut se mettre devant sa toile et faire absolument ce qu'il lui plaît.

A. M.

LE MONDE
5, rue des Nations 243

3 OCTOBRE 1959

NOUVELLES BRÈVES

— Le général de Gaulle a reçu vendredi matin à l'Élysée M. Pierre Massé, commissaire général au Plan, puis le professeur Latarjet, directeur de l'Institut du radium et de la fondation Curie, et enfin le général Koenig.

— La première Biennale de Paris a été inaugurée ce matin vendredi par M. André Malraux, ministre d'État chargé des affaires culturelles. Sous la conduite de M. Raymond Cogniat, directeur général de la Biennale, le ministre a longuement visité les différentes sections groupant les envois des jeunes peintres et sculpteurs d'une quarantaine de pays.

La biennale de Paris

Inaugurée hier au musée des Beaux-Arts de la ville de Paris, elle attirera peut-être des curieux, mais pour des raisons qui ne ressemblent guère à celles que ses promoteurs français avaient conçues. Il s'agissait, on s'en souvient, de présenter, choisies par des jeunes, une exposition de peintures et de sculptures dont les auteurs, natifs d'une quarantaine de pays et âgés de moins de trente-cinq ans, seraient censés nous révéler le meilleur état, dans le monde, de l'art nouveau. Le résultat de cette généreuse initiative est désolant. Et si l'on ne craignait pas de leur nuire auprès de certains de leurs supérieurs hiérarchiques, on pourrait citer plusieurs membres de notre administration des Beaux-Arts qui, inscrits d'office au comité de patronage, ne s'en montrent pas très fiers.

Résumons les motifs de leur bien compréhensible déception.

Il existe, depuis plus de cinquante ans, une Biennale fort courue; elle se tient à Venise et sa réputation est telle que depuis longtemps il n'était plus nécessaire de dire « Biennale de Venise »; on disait « Biennale » et rares étaient les gens qui ne comprendraient pas. Or, puisque l'on avait décidé de faire quelque chose de semblable à Paris, l'amour-propre national eût exigé que cela fût, sous tous les rapports, au moins aussi vaste et aussi brillant.

Mais alors qu'à Venise l'exposition couvre, aux Giardini, une superficie, boisée et fleurie, plus de deux fois supérieure à celle de notre parc Monceau et que quarante nations y ont construit un pavillon particulier, la nôtre, à Paris, a pour cadre, infiniment trop étroit, un bâtiment unanimement considéré comme le plus misérable et le plus incommode. Était-il vraiment indispensable de souligner ainsi notre indigence? Certes, on a amélioré autant que possible l'aménagement intérieur de ce bâtiment, sous le rapport principal de l'éclairage, mais à grands frais, et pour un mois. Était-ce bien le moment?

Quant à l'exposition elle-même — à peu près la valeur, en nombre, d'un Salon des Indépendants — c'est une invraisemblable réunion de tout ce qui, sous toutes les latitudes, a pu paraître, à des autorités jalousement soucieuses

de n'être dépassées en rien, de plus bizarre, de plus extravagant, de plus fantasque, en un mot de plus farfelu. On y voit, par exemple, un panneau recouvert d'une couche de bleu uniforme, sans un trait, sans une modulation. Est-ce bien là le nec plus ultra de la jeune peinture internationale? On y voit aussi un tas de cailloux décoré du nom de sculpture. Est-ce sérieux? Je connais personnellement nombre de jeunes artistes qui protestent, au nom de cette génération montante que l'on prétendait favoriser et qu'en réalité l'on calomnie. Elle est riche encore en garçons et en filles qui ne voudraient guère d'une réussite fondée sur l'incongruité ou le scandale. Ce n'est pas Nicolas Untersteller, directeur de l'École nationale supérieure des Beaux-Arts, qui me contredira. Ce n'est pas davantage Jacques Adnet, directeur de l'École nationale supérieure des Arts décoratifs.

On objecte: il faut bien, comme on dit, que jeunesse se passe. Chaque génération nouvelle ne tient-elle pas à se différencier des précédentes par son argot, ses danses, ses singularités vestimentaires? D'accord! Mais la Biennale de Paris, c'est comme si l'on avait invité les habitués des caves de Saint-Germain-des-Prés à venir danser leur chachacha sur la scène de l'Opéra et à parler leur charabia sur celle de la Comédie-Française.

Maximilien GAUTHIER.

GALERIES D'ART

LUCY KROHG, 10 bis, place Saint-Augustin
GUY KROHG, Emaux, Gouaches
Peintures jusq. 15-10

GALERIE HEIM - TURCAT
42, rue de Varenne - 7^e

Irène KITTER-FERRUS

du 2 au 17 octobre

2-10-59

aux écoutes 41

3 ad